



HERE I'M ALIVE

a film by
Joshua Z. Weinstein



Daniel Finkelman présente

HERE I'M ALIVE

un film de
Joshua Z Weinstein

écrit par
Joshua Z Weinstein et Brian Perkins

avec
Cheyenne Gallagher
Eddie Torrenegra
Caleb Zuzga
Krystaly Figueroa
Emira D'Spain

PROJECTION OFFICIELLE
Lundi 07 Septembre - 14h00 - C.I.D.

2026 - USA | DCP | 81 Minutes | Anglais – Espagnol

Le réalisateur Joshua Z. Weinstein sera à Deauville du 06 au 08 Septembre

Ventes Internationales
After Hours Films
julia@afterhoursfilms.com
satinder@afterhoursfilms.com

Relations Presse
Michel Burstein / Bossa-Nova
bossanovapr@free.fr
www.bossa-nova.info
06 07 555 888



SYNOPSIS

Une nuit. Une ville. Des migrants, des travailleurs du sexe et des rêveurs évoluent dans les bas-fonds numériques de New York...

Après le succès de *MENASHE (Brooklyn Yiddish)*, Joshua Z. Weinstein revient avec un nouveau récit très ancré dans New York. Il y tisse un film choral nocturne où se croisent les destins de citoyens solitaires, portés par deux élans : l'aliénation et l'aspiration, symptômes d'une société toujours plus hyperconnectée.

À travers chacun de ses personnages, Weinstein compose un portrait d'une rare humanité. Il rappelle que, malgré les bouleversements engendrés par le numérique, notre désir fondamental de créer du lien et de trouver notre place dans le monde demeure intact. Il en résulte une œuvre stimulante, d'une grande finesse, dont la justesse éclaire avec acuité les paradoxes de notre époque, à l'aube du deuxième quart du XXI^e siècle.



ENTRETIEN AVEC JOSHUA Z WEINSTEIN

Ce projet est tellement différent de « Menashe ». Qu'est-ce qui vous a amené à aborder un sujet aussi distinct ?

Après *Menashe*, j'ai écrit de nombreux scénarios. Ils étaient tous racontés d'un unique point de vue. J'aime m'immerger dans des univers de type ethnographique. Pour ce projet, je voulais créer une œuvre qui rassemble une multitude d'histoires new-yorkaises à la fois. Je sentais qu'une seule ne suffirait pas. À cette époque, je regardais beaucoup de films de Robert Altman. L'ouverture de *Short Cuts*, rythmée par le bruit des hélicoptères, m'a profondément marqué. Je me demandais alors quels sons typiquement new-yorkais pouvaient nous relier les uns aux autres. Pour ce long-métrage dénué de bande originale, j'ai repris une seule et même chanson que j'ai montée de différentes manières. On l'entend ainsi diffusée par divers haut-parleurs, plus ou moins étouffés. Mon ambition était de réaliser un film novateur qui nous interroge sur le sens de la vie d'aujourd'hui.

Par moments, le film prend des allures de documentaire. Comment avez-vous suscité cette immersion directe dans la réalité ?

Au départ, j'avais envisagé ce projet comme un documentaire. Je me disais : « Je vais réaliser un *Koyaanisqatsi* des temps modernes à New York ». Mon objectif initial était de suivre 24 personnes au cours d'une seule nuit. Après avoir tourné pendant cinq jours un contenu très structuré, j'ai réalisé que cette démarche était absurde. Je m'imposais des règles artificielles sur ce qui relevait ou non du genre documentaire. Ne sachant plus à quel moment je franchissais la limite de ces règles, j'ai pris le parti de tout scénariser sous forme de fiction. J'ai alors commencé à écrire avec Brian Perkins, un collaborateur de longue date. Durant six mois, nous avons trouvé nos personnages, répété et écrit avec eux, et le film a véritablement commencé à prendre vie. Tout ce processus était expérimental. Ce qui était passionnant, c'est que nous avançons vers l'inconnu, à l'exact opposé de la manière dont les films sont fabriqués aujourd'hui, en particulier dans le cinéma américain.

Avant, je jouais du punk rock dans un groupe appelé Trophy Scars, et je voulais explorer la culture jeune d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui passionne les gens désormais ? Les plateformes ne nous proposent plus les concerts punks de mon enfance - ceux qui naissaient spontanément, portés par une communauté. Quand j'ai cherché, je n'ai trouvé que le reflet de ce faux espoir que l'on s'obstine à nous vendre.

J'ai eu la chance d'avoir Daniel Finkelman comme producteur sur **Menashe** et il s'est engagé très tôt sur le projet **Here I'm Alive**. Ce genre de relations de travail fondées sur le soutien est essentiel pour le type d'œuvre que je souhaite réaliser et pour la méthode que j'utilise.

Le plan d'ouverture du film présente un extrait vidéo de Marc Andreessen évoquant son manifeste intitulé « Techno-Optimisme ». Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

Lors de l'investiture de Trump, la présence des milliardaires techno-oligarques à ses côtés a agi comme un révélateur : j'ai compris que notre pays se résumait désormais à cela. Ils ont supplanté les Rockefeller. Mais là où l'ancien monde utilisait sa fortune pour bâtir des bibliothèques et des universités, les nouvelles fortunes construisent des fusées pour fuir dans l'espace, conscients que notre monde court à sa perte.

Marc Andreessen impute la fin des utopies à l'excès de réglementation, affirmant qu'une foi aveugle dans la technologie et le capitalisme suffira à résoudre les crises planétaires. Je voudrais qu'il prenne conscience des symptômes de son propre aveuglement. Notre film s'articule ainsi autour du globe oculaire d'Andreessen, à l'instar de la scène d'ouverture de *L'Homme à la caméra*. Reste une question : Andreessen est-il seulement capable de saisir l'origine et l'issue de ce monde ?

Tout au long du film, on observe une dualité : d'un côté, la mise en scène ludique des utilisateurs en ligne et, de l'autre, l'atmosphère beaucoup plus austère des coulisses de la création de contenu. Quel était votre objectif en créant une telle juxtaposition ?

C'est un cliché, nous savons tous que ce que nous voyons en ligne recèle du faux, mis en scène. En laissant défiler nos curseurs dans une spirale négative, nous portons des jugements, nous sommes pris de FoMO (Fear of Missing Out), de jalousie, d'excitation. Mais à quelle fréquence ressentons-nous ce néant, cette douleur ? Combien de fois nous demandons-nous pourquoi ? Le téléphone et les réseaux sociaux constituent un mécanisme de déni, mais pour ce film, je voulais que nous éprouvions de l'empathie pour ce que ces jeunes cachent. Essayons de comprendre : que veulent-ils éviter de ressentir ?

Votre film a une image très brute, presque rugueuse, loin des standards numériques actuels. Pourquoi avez-vous choisi cette esthétique ?

Chaque fois que nous devions remplacer un écran numériquement, je reprenais la même caméra pour le filmer directement, avant de réintégrer cette séquence au montage. Je voulais que l'on ressente à l'écran cette même forme de laideur brute. Pour cela, j'ai utilisé un objectif Cooke Varotal 25-250 mm MKII de 1983, semblable à celui que Robert Altman affectionnait dans bon nombre de ses films. C'est une optique peu lumineuse, à l'origine peu adaptée aux scènes de nuit, mais j'ai persisté dans ce choix. Le but ultime de ce film était de retranscrire la réalité telle qu'elle est, et non telle qu'on la fantasme sur TikTok.

Comment avez-vous trouvé vos acteurs ? Étaient-ils professionnels ?

Pour ce film, nous avons trouvé tout le monde en ligne. Les personnages s'inspirent directement de la vie des interprètes. Par exemple, Cheyenne, qui incarne Majora, joue dans sa propre chambre ; nous avons tourné chez ses parents. Cheyenne vit confiné chez lui depuis plus de dix ans. Heureusement, sa santé mentale continue de s'améliorer et il commence à sortir davantage, notamment pour les scènes de rue que nous avons tournées avec lui. Eddie, quant à lui, est un travailleur migrant que nous avons rencontré devant un Chick-fil-A. Sa petite amie dans le film était réellement sa compagne à l'époque. Initialement, j'avais écrit leur relation comme une simple histoire d'amour, mais ils étaient sur le point de se séparer : toute la tension que l'on voit à l'écran est donc bien réelle.

Krystaly a passé sa vie à faire des allers-retours dans des foyers d'accueil. Elle venait tout juste d'obtenir son premier logement, un studio qu'on lui a attribué. Emira, elle, est une influenceuse TikTok suivie par 1,4 million d'abonnés ; elle participe d'ailleurs à l'émission *Next Gen NYC* sur Bravo, un rôle qu'elle a décroché pendant notre tournage. Enfin, Caleb, qui joue le « sugar baby », est un étudiant dont j'appréciais les publications en ligne. Il connaissait beaucoup de monde dans ce milieu, et le contenu de son compte Instagram m'a vraiment donné envie de travailler avec lui. Même si certains d'entre eux avaient déjà tourné des sketches pour Instagram ou des vidéos sur les réseaux sociaux, c'était pour chacun d'eux une première expérience au cinéma.

À quel point les histoires décrites dans le film sont-elles réelles ?

L'histoire de chaque personnage consistait à explorer sa dimension intérieure. J'ai interviewé chaque acteur à plusieurs reprises, puis Brian et moi avons travaillé sur un élément qui leur était propre pour construire un récit. Krystaly nous a raconté qu'elle avait participé à une émission de rencontres dans le style de « *Flavor Of Love* », et nous l'avons recréée. Cheyenne, de son côté, anime un serveur Discord pour des personnes agoraphobes, tandis que pour Emira, nous avons filmé les préparatifs de son 27e anniversaire. Ce qui est intéressant (et ce qui fait que ce film n'est pas un documentaire), c'est que chaque acteur incarne une version de lui-même. Cela leur permet de partager une émotion dans leur propre langage, avec un jeu naturel, tout en restant dans un cadre narratif.

Comment avez-vous répété avec eux ?

C'était un peu comme chez Mike Leigh. Je fais des essais avec chaque acteur pour évaluer son registre. Je repère des personnes incroyables que j'ai tout simplement envie de regarder, puis je travaille à partir de ce que je vois. Je commence alors à créer une histoire dans laquelle elles s'intègrent, je répète avec elles et je continue à peaufiner le scénario. C'est un processus très itératif. Je voulais réaliser un *Night on Earth* ou un *Short Cuts* en temps réel. Le scénario est né du temps passé ensemble, des répétitions, du tournage et du montage, le tout sur une période de deux ans. C'était une méthode très spécifique, conçue sur mesure pour ce film.

Il n'y a pas de bande originale dans le film. Comment le son a-t-il permis de relier les différentes histoires ?

Je suis ravi du travail minutieux de conception sonore réalisé par Colin Alexander. J'enregistrais les bruits extérieurs - comme le passage des camions de pompiers et des ambulances - auxquels j'ajoutais un maximum de distorsion. À New York, on est constamment submergé par le bruit et la foule. Je surnomme d'ailleurs cette ville la "cage dorée" : nous y sommes opprimés par l'environnement sonore et la promiscuité, une sensation que j'ai cherché à retranscrire à l'écran.

Par ailleurs, c'est le premier film que j'ai entièrement tourné sur trépied. Je voulais prendre le contre-pied total de ce que l'on voit en ligne. À un moment donné, j'ai même pensé à intituler le film "Slow Cinema TikTok". »

Vous mentionnez l'absence de bande originale du film, mais la musique joue un rôle important dans le film. Pouvez-vous nous parler des choix musicaux ?

Je suis passionné par la musique, son atmosphère et les émotions qu'elle véhicule. Toujours en quête de nouvelles sonorités, je trouve le travail d'artistes comme BBY Goyard, Harto Falion ou Saiso Cupid tout simplement incroyable : chacun de leurs morceaux est exceptionnel. Pour ce film, j'ai la chance de disposer d'un album de 20 chansons originales, composées sur mesure. Ce fut une expérience passionnante de collaborer avec mon ami Eben D'Amico, ancien membre du groupe culte *Saves the Day*. Nous partageons le même ancrage, celui des salles de concerts alternatives et de la production indépendante.

Plutôt que d'avoir recours à une partition classique, utiliser des chansons permet de créer une atmosphère unique. Nous les avons d'ailleurs traitées pour qu'elles semblent émaner du décor : de téléphones portables, d'enceintes Bluetooth ou de voitures qui passent. Cela permet à la musique d'agir à un niveau subconscient qu'une bande originale traditionnelle ne pourrait jamais égaler.

Pour la fin du film, je souhaitais apporter une dimension spirituelle. Je cherchais une œuvre qui donne le sentiment qu'il existe quelque chose de plus grand que l'instant présent, de plus grand que nous tous. J'ai eu l'immense privilège que Nate Mercereau et Carlos Niño nous permettent d'utiliser « Flying Together », un morceau sur lequel figure également Josh Johnson. Nate et Carlos sont notamment les musiciens et producteurs du phénoménal album de jazz d'André 3000, *New Blue Sun*.

Le film a une véritable ampleur romanesque. Quels types de défis avez-vous rencontrés lors du montage ?

J'ai beaucoup étudié *Short Cuts* et *Magnolia* pour comprendre la mécanique de leur narration. Sur le papier, tout semblait logique, mais une fois assemblé, le résultat manquait parfois de cohérence. Le travail de montage s'est avéré extrêmement complexe. Je cherchais à insuffler plus de légèreté et de drôlerie, mais il était difficile de faire infuser cet humour au rythme des coupes, bien que tous les acteurs soient naturellement drôles. J'ai même dû faire des *reshoots* après la fin du tournage. Mon but était d'éviter un film trop bavard : dès que l'œuvre gagnait en mouvement, la magie opérait enfin.

Même s'il s'agit clairement d'un film ancré dans l'actualité, il y est fait peu de références. Était-ce un choix délibéré ?

J'ai souvent pensé à intégrer des événements comme la comparution de Mark Zuckerberg devant le Congrès ou le lancement d'une fusée par Jeff Bezos. Mais j'ai réalisé que nous avançons tous si vite, que plus rien ne semble avoir d'impact - un phénomène qu'explore d'ailleurs Adam Curtis dans *HyperNormalisation*. Y intégrer une élection ou une investiture aurait vite perdu tout son sens.



Voyez-vous une lueur d'espoir pour l'avenir dans tout cela ?

Lorsque j'ai entamé ce projet, j'étais plutôt pessimiste. Mais je suis humaniste et, même si je suis préoccupé par la direction que prend mon pays, cela ne signifie pas que j'ai perdu foi en l'humanité. Plus nous baissions le regard – vers nos appareils ou en nous complaisant dans la négativité –, moins nous levons les yeux vers le ciel, au sens propre comme au figuré. Il n'y a pas si longtemps, nous parlions davantage à nos voisins. Nous avons besoin de plus d'amour dans ce monde, et cela peut commencer par un geste aussi simple que d'établir un contact visuel et de reconnaître l'humanité qui réside en chacun.

BIOGRAPHIES:

Joshua Z Weinstein a réalisé **Menashe** (Brooklyn Yiddish en France), distribué par A24 aux US, et nommé aux Gotham Awards dans la catégorie « Révélation de l'Année » et aux Independent Spirit Awards dans la catégorie « Meilleur premier long métrage ». Il a également réalisé les documentaires **Drivers Wanted** (PBS), **Flying On One Engine** (IDFA/SXSW) et **I Beat Mike Tyson** (Hotdocs/Camden).

En tant que directeur de la photographie, il a travaillé sur **I'm Your Venus** (Netflix/Tribeca), **Sell/Buy/Date** (SXSW), **Elaine Stritch: Shoot Me** (IFC Films/Tribeca) et **Bikini Moon**.

Son travail publicitaire a été nommé pour un Lions à Cannes. Sa comédie **Holocaust Survivor Band**, réalisée pour le **New York Times**, a remporté le prix du « Projet multimédia de l'année » décerné par POY.

Né à New York, il a passé les années 2000 à jouer de la basse dans le groupe post-hardcore Trophy Scars, un héritage qui perdurera à travers les tatouages de ses fans les plus fidèles. La culture punk DIY (Do It Yourself) est profondément ancrée dans son cinéma.

Le premier long métrage de **Brian Perkins** en tant que réalisateur, scénariste et producteur, *Golden Kingdom*, a été présenté en avant-première mondiale à la Berlinale. Premier film international tourné en Birmanie après sa brève ouverture politique, il a été distribué aux États-Unis par Kino Lorber. Ancien New-Yorkais, il vit désormais à Paris.

Eben D'Amico est un producteur, auteur-compositeur et ingénieur du son basé à Brooklyn. Membre fondateur du groupe Saves The Day, il a contribué à façonner le son emblématique du genre emo. Aujourd'hui figure incontournable l'underground à New York, il a bâti une carrière de producteur aux influences variées, de l'électro au hip-hop, et a collaboré avec des artistes tels que Central Cee, Dillon Francis, Major Lazer et le label OWSLA de Skrillex.

Musiciens :

Selon The Fader, **BBY Goyard** est « l'un des artistes les plus novateurs et audacieux du moment » et ses « rythmes sont capables de déclencher un pogo ».

Harto Falion, membre du collectif Surf Gang qui a produit des morceaux pour Kendrick Lamar, Earl Sweatshirt et Playboy Carti, est décrit par The Fader comme ayant un son qui évoque « une conversation surprise dans le métro entre des ados branchés qui vont se droguer ».

Refinery 29 qualifie **RillyRil** de « star montante de la musique ».

HERE I'M ALIVE

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur: Joshua Z Weinstein

Scénaristes: Joshua Z Weinstein and Brian Perkins

Producteurs: Joshua Z Weinstein and Daniel
Finkelman

Producteurs Exécutifs: Han West, Josh Blum, Brian
Perkins Co-Productrice: Britta Peterson

Producteur Associé: Robert Gordon

Directeur de la Photographie & Monteur:
Joshua Z Weinstein

Co-Monteuse: Kate Abernathy

Opérateurs: Hunter Zimny, Charlotte Hornsby, Connor Keep, Conner Schuurmans

Musique: Eben D'Amico

DISTRIBUTION

Cheyenne Gallagher

Eddie Torrenegra

Caleb Zuzga

Krystaly Figueroa

Emira D'Spain